

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

## BULLETIN DE LA SOCIETE DES AMIS DE VIENNE

( N° 74 Fascicule 4 de 1979 )

### AVANT - PROPOS

C'est grâce à la démolition de la vétuste caserne Rambaud, après la dernière guerre mondiale, que furent réalisées la percée des rues E. Romanet et Suzanne Buisson et la construction de l'hôtel des postes et des H.L.M. de ce nouveau quartier de notre ville.

En 1914, la caserne Rambaud était occupée par un bataillon du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie dont les deux autres bataillons étaient cantonnés à Lyon. Beaucoup de Viennois avaient fait leur service militaire au 99<sup>e</sup>. Les officiers et les sous-officiers des cadres de l'active habitaient notre ville. Les troupes dont le recrutement était en majorité local ou régional et la musique du régiment participaient à toutes les manifestations.

Ainsi faisait-il partie intégrante de la vie de notre cité et son départ pour le front, dès les premiers jours de la campagne, fut-il ressenti avec émotion par la population. De nombreux réservistes partirent dès les premiers jours avec le 99<sup>e</sup>. D'autres avec un régiment formé dans son sillage le 299<sup>e</sup>.

Ce fut le cas de l'auteur de ce récit. Mobilisé à Vienne comme sergent réserviste et dirigé sur le théâtre des opérations avec le 299<sup>e</sup> d'infanterie, Mr Paul GOURDANT devait être grièvement blessé le 30 août 1914 en Lorraine, au cours des premiers combats de la terrible guerre de mouvement qui opposa nos braves "pantalons rouges" à l'envahisseur.

C'est de son "journal de guerre", ignoré de tous jusqu'à son décès en janvier 1979 à l'âge de 94 ans, que sont extraites les pages suivantes.

Elles nous apportent, sous la plume de l'un de ceux qui en furent les acteurs, des détails et des précisions intéressants, pris sur le vif, sur ce que fut la mobilisation à Vienne, sur l'état d'esprit, sur le courage et aussi sur les "belles illusions" qui animaient nos "poilus" de la "Grande guerre" en ce début de campagne.

Marcel GOUDRANT.



# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

## DE VIENNE À LA LORRAINE ET AU BAPTÊME DU FEU AVEC LE 299<sup>e</sup> D'INFANTERIE.

### Samedi 26 septembre 1914

Je suis depuis le 2 septembre hospitalisé à la caserne Bayard à Grenoble, je reviendrai dans la suite sur la vie qu'y mènent les blessés et sur les blessures qui y sont traitées.

Voici une huitaine de jours que l'ennui semble me gagner. Les premiers jours, blessé, souffrant, affaibli considérablement, j'ai vécu de la vie du petit enfant qui cherche à satisfaire ses besoins matériels, manger, boire, dormir, se reposer le corps et l'esprit.

Maintenant mes blessures vont mieux, l'esprit se dégage à nouveau de la matière et se recueille, il regarde le passé, supporte le présent et se tourne aussi vers l'avenir.

Je vais donc afin d'occuper mes loisirs forcés, essayer de consigner sur ces papiers, mes impressions et mes souvenirs depuis les premiers jours de guerre.

### Du 26 juillet au 1<sup>er</sup> août 1914

C'est à propos du meurtre de l'Archiduc héritier d'Autriche à Sarajevo que l'Autriche montre les dents à la Serbie. Elle l'accuse de l'avoir préparé, encouragé et facilité. Évidemment c'est par amour pour leur Pays que les assassins ont assassiné, ils ne peuvent être approuvés, ce crime par lui-même ne pouvait pas rendre l'autonomie aux provinces subissant le joug des Autrichiens. Si certaines sociétés chauvines avaient exalté en Serbie et en Grande Serbie les sentiments nationalistes des populations, le gouvernement Serbe ne pouvait être rendu responsable des sentiments patriotiques du peuple et encore moins de l'assassinat du malheureux héritier des Habsbourg et de son épouse.

La diplomatie autrichienne offrait donc au gouvernement Serbe un ultimatum inacceptable pour sa dignité nationale. La Serbie réduite à ses propres moyens eut peut-être été obligée d'en passer par toutes les exigences austro-hongroises, mais la Russie veillait. Depuis la guerre Balkanique elle s'était fait le champion de tous les slaves du sud. La guerre déclarée à la Serbie, c'était par répercussion la guerre entre l'Autriche et la Russie.

L'Allemagne voyait avec une complaisance remarquable se compliquer le conflit austro-serbe. Le moment qu'elle attendait, le prétexte qu'elle cherchait étaient enfin arrivés. Elle s'empressa de brouiller les cartes et de rendre insoluble le conflit. Poussée par elle, l'Autriche maintint toutes ses exigences et déclara la guerre à la Serbie. Alors la Russie commença sa mobilisation. L'Allemagne prétendit que cette mobilisation était dirigée contre elle, et malgré les efforts faits par la diplomatie anglaise et française pour éviter l'horrible conflit, elle envoyait un ultimatum à la Russie et à la France ; ces deux puissances la prièrent de se mêler de son ouvrage et non de celui des autres. A quoi l'Allemagne répondit en déclarant à deux jours d'intervalle la guerre à ces deux puissances alliées. Prévoyant le péril, la France avait déjà décrété sa mobilisation dans l'après-midi du premier août, celle-ci partant du dimanche matin 2 août.

### 1<sup>er</sup> août 1914

Depuis plusieurs jours déjà, on s'attendait en France à une solution belliqueuse du conflit et le gouvernement avait pris toutes les précautions utiles. Les voies ferrées et les travaux d'art, les routes étaient gardés militairement. Chaque soir sur toutes les villes du territoire, la population anxieuse attendait les dépêches déjà censurées des grandes agences d'information et qui étaient transmises au public par le service télégraphique des grands établissements financiers.

A Vienne, à cinq heures, la place Miremont fourmillait de gens attendant les dépêches du Crédit Lyonnais. Les commentaires allaient leur train et les sentiments patriotiques de la population étaient fort excités, malgré les appels au pacifisme et au sabotage militaire des meneurs politiques

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

appartenant aux partis les plus avancés.

Le maire socialiste (Mr Joseph Brenier) avait annoncé une conférence contre la guerre. Le Sous-Préfet (Mr Mascle) l'avait interdite. La population ouvrière dont certains craignaient le mécontentement à cause de son profond attachement au maire de Vienne, ne bougea pas et garda un calme patriotique fort remarquable. Les événements semblaient d'ailleurs se précipiter. Les gens mobilisables faisaient déjà les achats en vue du départ prochain, et les ménagères en vue d'une guerre qui pouvait être longue mettaient à bas par leurs achats les stocks de tous les magasins d'alimentation. La spéculation s'en mêlait déjà, on demandait dans certaines épiceries 1 fr 25 d'un kilo de sucre, ailleurs on répondait aux acheteurs qu'il n'y en avait plus.

Le vendredi matin 30 juillet certains réservistes affectés à des emplois spéciaux dans les corps de troupe avaient reçu leur convocation individuelle. C'était un mauvais son de cloche pour les pacifistes à outrance. Le samedi matin tous les territoriaux affectés au service de la garde des voies de communication recevaient à leur tour une convocation individuelle leur enjoignant de partir de suite rejoindre leur poste. A midi l'armée active était relevée par eux de la garde des voies de communication.

J'avais de mon côté préparé mes chaussures et mon linge personnel pour le départ imminent. Persuadé que l'ordre de mobilisation n'était plus qu'une question d'heures, je fis tous mes devoirs religieux pour communier le dimanche matin. Cela me donna le courage dont j'avais besoin. Car il m'en coûtait de penser que je devrais quitter bientôt ma femme qui était alors au lit, et mes chers enfants ; laisser à mon père âgé et à ma mère très faible le souci d'un commerce important ; laisser ma pauvre vieille et chère grand-mère de 81 ans qui m'avait élevé tendrement, tout cela me broyait le cœur. Grâce à Dieu, je repris donc courage et refoulai dans mon cœur ces pensées déprimantes pour ne plus penser qu'à la défense de mon pays attaqué. Je me trouvai avec mon ami Claude Terry et de nombreux autres que nous rencontrions sur notre chemin, parmi eux Biane, Dufour, Maisonnat, Buthion et bien d'autres encore. Nous échangeâmes nos espérances et causâmes longuement des événements présents.

Le bataillon d'Infanterie du 99<sup>e</sup> se préparait fiévreusement et le régiment de chasseurs à cheval, le 13<sup>e</sup>, était déjà parti la veille pour la frontière.

Dans la soirée du samedi, vers cinq heures l'ordre de mobilisation arrivé par télégramme était affiché à l'hôtel des postes et quelques instants après il était affiché par toute la ville et annoncé aussi au son du tambour. Ça ne fit pas une impression énorme, chacun s'y attendait depuis le matin, les plus pacifistes eux-mêmes, mais ils appelaient cela une simple mesure de précaution et d'intimidation envers l'Allemagne, et n'en déduisaient pas que la guerre devait naturellement en découler. L'Allemagne d'ailleurs ne nous l'avait pas encore déclarée non plus qu'à la Russie, mais on sut plus tard que la mobilisation allemande était déjà commencée depuis plusieurs jours.

Comment décrire le tohu-bohu qui commença le dimanche matin à la mobilisation. Ce n'était qu'un va et vient continu et pressé de mobilisés venant rejoindre leur poste, de voitures de réquisition venant chercher chez les commerçants les objets réquisitionnés, de chevaux, de mulets. Les voitures des particuliers, des maraîchers et des laitiers étaient dételées et les chevaux réquisitionnés. Beaucoup durent revenir à pied à leurs logis. Les officiers de réserve et de Territoriale avaient déjà revêtu leurs uniformes quoique la plupart ne soient mobilisés que le deuxième jour ou même plus tard.

## 2 et 3 août 1914

Pour ma part je n'étais mobilisé que le troisième jour. Je passai ces deux premiers jours à regarder cette foule et à me griser de cette activité. Les bruits les plus extraordinaires couraient, se mêlant aux nouvelles véritables. Nous apprîmes par les journaux du lundi matin l'assassinat du député socialiste Jaurès par un détraqué. On fit courir le bruit d'une tentative d'assassinat sur la personne du premier ministre Viviani et sur celle du Président de la République, monsieur Poincaré. Déjà l'on annonçait des faits d'armes Français. L'aviateur François Védrynes avait dit-on sacrifié sa vie en défonçant un Zeppelin ; ayant manqué le Zeppelin avec ses bombes, il avait dirigé son appareil sur le ballon ennemi qui s'était abattu à terre en entraînant l'aviateur français dans sa chute. Cette nouvelle

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

était inventée de toutes pièces. On entendait parler aussi d'espions allemands arrêtés dans une automobile aux environs de Vienne, leur voiture était selon les racontars chargée d'explosifs pour faire sauter les ponts. Ils avaient même assassiné un zouave réserviste qui s'opposait au passage de leur voiture. Je ne pus jamais avoir confirmation de ces racontars. Un jeune aviateur de Chanas vint à mon magasin faire quelques menues emplettes et me montra sa feuille de route pour aller rejoindre l'un de nos centres d'aviation militaire. Il s'engageait après avoir été réformé autrefois à son corps (cavalerie) d'ailleurs par protection.

Toute la population était animée d'un grand élan patriotique, nous vîmes un territorial père de nombreux enfants qui venait rejoindre son corps le 4<sup>e</sup> bataillon territorial de chasseurs à pied il ne parlait rien moins que de demander à partir dans l'active pour tuer beaucoup de Prussiens. Cet exemple n'était pas un exemple isolé, nombreuses étaient les demandes d'engagement que le bureau de recrutement n'avait pas encore d'ordres pour accepter.

Je vis aussi beaucoup de mes camarades qui partaient comme moi et qui venaient faire leurs dernières emplettes de départ. Tous étaient pleins d'une grande ardeur patriotique et partaient le cœur content.

Ma famille se montrait très courageuse malgré mon départ et malgré le départ déjà effectué de mon frère Henri (Henri Gourdant fut tué en 1915 à l'attaque du Lingerkopf dans les Vosges) qui servait comme caporal au 30<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins à Grenoble. Mon père très ferme et très résolu me révélait une âme de stoïcien. Ma mère était peut-être la plus affectée, mais elle ne nous montrait pas sa douleur, ma femme qui était alors souffrante au lit montrait un courage très remarquable, inébranlable confiance en Dieu et en sa Divine Mère ; quant à ma pauvre vieille grand'mère âgée de 81 ans, je la trouvais aussi courageuse que l'on puisse être à cet âge.

## 4 août 1914

Je rejoignis ma compagnie d'affectation au 299<sup>e</sup> (la 20<sup>e</sup>) le mercredi matin 4 août. Elle se formait à Sainte-Colombe-les-Vienne dans la salle de gymnastique et dans la cour de la société de gymnastique l'Espérance. Cette salle et cette cour étaient attenantes au Presbytère et la vaillante société de Gymnastique était sous la direction de l'actif curé de la Paroisse de Sainte-Colombe.

En m'y rendant, je me trouvai de compagnie avec beaucoup de mes anciens camarades de l'active, des 23 et des 17 jours. Je revis avec plaisir mon ancien camarade Colombier et beaucoup d'autres.

En arrivant au presbytère de Sainte-Colombe je rencontrai le lieutenant réserviste Sébilot, le sous-lieutenant réserviste Piffaut qui sortait de l'École des mines de Saint-Étienne et l'adjudant chef Luigi du 99<sup>e</sup> qui était affecté à notre compagnie. J'appris que notre compagnie était commandée par le capitaine Jalousky du cadre et qui en temps de paix commandait les sapeurs-pompiers de Lyon. Je connaissais déjà cet officier qui en 1913 commandait déjà une compagnie de réserve à la Valbonne. Je le vis arriver un instant après et le reconnus de suite : c'était un jeune et fort bel officier, au visage et aux yeux énergiques, grand, le torse très droit et très bien pris dans son uniforme, très blond et la moustache taillée très courte en brosse.

Je fis ou refis connaissance avec les autres sous-officiers réservistes de la Compagnie, Péchet adjudant et les sergents Souvraz, Genet, Pellaprat, Gigot, Rochedin, Piccolet, Elxasohn, etc..., le fourrier Bernollin. Comme autres sous-officiers de l'active il y avait le sergent-major Maujou et son frère cadet comme sergent, les sergents Vabre, etc...

## 5 et 6 août 1914

Nous tous sous officiers réservistes commençâmes à nous habiller afin de pouvoir collaborer à l'habillement des autres mobilisés. Nous nous tirâmes fort bien de cette tâche pour ne l'avoir jamais apprise, bref pendant ce jour et ces trois suivants nous eûmes à nous occuper de distribuer l'habillement, le linge, les armes, les munitions, les vivres, les outils et le campement. Tout marcha très bien (bien que hâtivement) le jeudi 6 au soir tout était prêt. Ce fût ce jour-là aussi que le bataillon du 99<sup>e</sup> partit pour le théâtre des opérations à la frontière. Je n'eus pas le plaisir d'assister à ce départ,

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

mais par ceux qui y assistèrent j'appris qu'il eut lieu au milieu d'un enthousiasme délirant.

## 7 août

Nous sommes prêts, nous mettons la dernière main aux derniers détails, puis tous les sous officiers se réunissent pour le repas du matin dans la salle à manger du sympathique curé de Sainte-Colombe qui avait d'ailleurs mis à notre disposition pendant ces cinq jours sa cuisine, son feu et sa cuisinière. Chaque jour il nous avait tenu compagnie pendant nos repas. Nous fîmes donc le repas d'adieu et bûmes quelques vieilles bouteilles au succès de nos armes et à la santé de notre généreux hôte.

A une heure de l'après-midi nous nous équipons et le 299<sup>e</sup> se rassemble sur la place de S<sup>te</sup>-Colombe pour la présentation du drapeau et le départ. L'instant est solennel, les tambours et clairons sonnent "au Drapeau", le régiment présente les armes et en une vibrante allocution notre colonel nous présente l'emblème sacré de la Patrie.

Puis c'est le départ, le régiment s'ébranle et se dirige à Vienne vers la gare de Petite Vitesse à son point d'embarquement. Sur tout le parcours la population nous acclame. Nous embarquons et notre train prend la direction de Montmélian en Savoie. C'est dans cette région que notre division de réserve (la 74<sup>e</sup>) va faire quelques jours d'entraînement avant d'affronter les périls et les gloires des combats.

Sur tout le parcours, ce sont les acclamations de la part des femmes, des enfants et de ceux déjà rares qui n'ont pas encore rejoint leur corps. Dans les wagons, nous sommes gais et pleins d'espérance, nous chantons et quand la nuit est enfin venue, peu d'entre nous songent à dormir.

## 8 août

Nous arrivons à Montmélian à 2 heures du matin. Débarquement. Il ne s'effectue pas encore dans un ordre parfait, l'habitude de la discipline exacte et du silence n'est pas encore revenue chez ces braves réservistes. Les premiers partent reconnaître le cantonnement. En attendant, nous essayons de dormir un peu en nous couchant sur les talus herbeux du quai d'embarquement. Au petit jour, nos fourriers sont revenus, en route à travers Montmélian. Nous sommes cantonnés à l'autre extrémité du village à trois kilomètres. Nous nous installons, il y a repos ce jour-là. Les hommes se nettoient un peu et mangent, ils ont grand faim. Nous aussi, nous cassons la croûte avec appétit.

## 9 et 10 août

Exercice et marche le matin, il fait chaud, l'entraînement est dur à reprendre. Ça viendra quand même. J'ai eu de la veine, une brave dame du voisinage de notre cantonnement a offert aux deux frères Manjean et à moi deux lits pour trois. Quelle veine ! Ça vaut mieux que la paille. Cette dame est bonne et compatissante aux militaires, elle est pleine d'attentions pour nous. Nous dînons en popote chez une brave dame, mais nous y sommes un peu à l'étroit, 18 sous-officiers ça fait un peu pour une petite maison et les maisons ne sont pas très grandes en Savoie ! Et nous sommes si nombreux ! Nous décidons de faire deux popotes, une par peloton. Demain nous changerons de logis, pour laisser le cantonnement de Montmélian à d'autres troupes.

## 11 août

3 heures du matin, nous partons pour Coise, c'est un village d'environ un millier d'habitants, peut-être moins, à 12 km environ de Montmélian. Après avoir traversé le pont sur l'Isère, nous cheminons sur une route en montagnes russes tracée au pied des coteaux surplombant un joli ruisseau bordé de peupliers et de prairies bien vertes. Ce pays est d'une fertilité remarquable. La vigne, les céréales, le tabac, les légumes et même un certain nombre d'arbres fruitiers y poussent à l'envi et donnent de fort beaux produits. L'industrie laitière y est fort développée et des fabriques de fromages qu'on y dénomme fruitières, y prospèrent. On y élève aussi de nombreux porcs. Nous arrivons au cantonnement à Coise, nous avons comme à Montmélian la veine d'être cantonnés tout au bout du village. Enfin ça ne fait rien car si c'est un peu plus loin, c'est par contre un peu plus tranquille. Coise n'est pas grand. Là pas moyen de dénicher un lit. Mon ami Péchet l'adjudant de ma section découvre une grange bien fournie en paille bien sèche. Voilà notre affaire. Ça vaudra mieux que le cantonnement ordinaire où la

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

paille ne brille pas par son.abondance.

## 12, 13 14 août

La vie mixte de camp et de manoeuvres reprend pour nous. Exercices et marches le matin, revues l'après-midi. Ça ne marche pas trop mal, mais personnellement ma graisse m'embarrasse, elle me fait souffrir pour fondre, je me trouve même un jour assez fatigué, la tête me tourne. Je vais voir le médecin auxiliaire. Il me conseille un bain dans la rivière dont l'eau est excellente et une légère purge. Ses prescriptions ont été couronnées de succès. Vive l'hydrothérapie ! Nous faisons popote par peloton comme il était décidé, je suis donc au 1<sup>er</sup> peloton. C'est le jeune Maujean qui est chef de popote : il a découvert une brave femme qui vit avec sa bru dont le mari est parti aux armées ; c'est chez elle que nous nous installons. Charitat, un soldat de la 2<sup>e</sup> section est improvisé cuisinier et il travaille sous la haute et compétente direction de notre hôtesse. Aussi nos repas copieux et bien préparés sont-ils empreints de satisfaction et de gaieté. Nous chantons à la fin de chacun d'eux des chœurs patriotiques ou gais et à deux voix. Nous ne sommes pas encore à la guerre !

## 15 août

C'est la fête de l'Immaculée Conception. Nous l'avons célébrée par une marche militaire absolument éreintante, car il faisait chaud. Au retour nous avons vu les habitants qui se rendaient à l'église du village.. J'aurais voulu être avec eux ce jour-là.

## 16 août

C'est dimanche. J'ai pu aller à la messe. Chaumat de Vienne qui est secrétaire de l'officier comptable du régiment a chanté un morceau religieux fort goûté. Il y avait beaucoup d'officiers et de soldats et certains même peu croyants d'habitude. Nous avons prié pour la France pour nos soldats et pour nous-mêmes.

## 17 et 18 août

La vie ordinaire recommence mais l'on parle de notre départ prochain pour le théâtre des opérations. L'officier d'approvisionnement a touché des vivres de chemin de fer et des vivres de débarquement.

## 19 août

Le sort en est jeté ! Nous partons demain. Nous nous débarrassons du chargement alpin que nous avons emporté en supplément. Nous versons donc après les avoir mis en paquets ou en ballots, couvertures, piquets, cordes et toiles de tente.

## 20 août

Le matin préparatifs de départ. On met au point quelques menus détails, notre capitaine s'assure que tout va bien dans sa compagnie. A midi départ. Le temps est lourd, écrasant, l'orage est proche et aussi la pluie. Quelques uns manquent encore d'entraînement, ils tombent en syncope. Avec quelques instants de repos, ils peuvent néanmoins repartir. Pour moi je souffle comme un boeuf, mais je fais mon possible pour ne laisser rien paraître de ma fatigue. Enfin, nous voici en vue de Montmélian. Nous passons le pont et prenons la direction de la gare en laissant le village sur la droite. Nous faisons sur le chemin une halte d'une heure et demie, juste à temps pour recevoir sur le dos une pluie diluvienne qui traverse les effets de draps. Ça va nous réchauffer dans le train. Dès que nous y sommes montés nous nous empressons de mettre la veste entre la chemise et la capote. Utile précaution. Le train s'ébranle. En route pour la guerre, l'instant est solennel. Ça sera dur, mais le courage de tous est à la hauteur de la tâche. Vive la France !

## 21 août

Nous avons roulé toute la nuit, sans pouvoir nous rendre compte par où nous passions, probablement

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

par Bourg dans le département de l'Ain. Sur le matin nous arrivons à Saint-Jean-de-Losne. Quelques instants d'arrêt, on nous donne du café additionné d'eau de vie. Ça ne nous semble pas le luxe, car les matinées sont fraîches. Nous partons à nouveau et arrivons à Gray où nous nous apercevons que ça commence à sentir la guerre pour de bon. Gray, c'est la gare régulatrice des armées de l'est, celles qui combattent en Alsace et en Lorraine et que nous allons rejoindre. Un train de blessés est en gare. Ce sont en général des blessures légères de la tête. Nous leur parlons. Ils ne sont pas démoralisés au contraire. Ils viennent d'Alsace où ils ont servi les Prussiens à la fourchette ! Ceux-ci ont reculé partout. Des territoriaux nous distribuent le bulletin officiel des armées de la République. Un coup de clairon ! En voiture, notre train repart. Mais il ne marche pas vite, le voyage semble interminable. Vers cinq heures du soir nous arrivons à destination, à Châtel Nomexy après avoir contourné Epinal. Débarquement. Mais nous ne cantonnons pas à Châtel. Nous irons à dix kilomètres plus loin à Charmes, et peut-être plus loin encore à Saint Michel. Allons, sac au dos nous voici en route. Sur le parcours les habitants nous acclament et nous donnent à boire de l'eau additionnée de thé ou de café. Ils nous en donnent même trop car ça commence à nous couper les jambes. Nous arrivons enfin à Charmes, où toute la population est sur pied. Nous trouvons là le 230<sup>e</sup> qui a débarqué à Charmes même. Après avoir formé les faisceaux et posé deux heures dans la rue on nous annonce que nous cantonnons sur place. Cela nous enchante et las comme nous étions, nous aurions eu de la peine à aller jusqu'à St-Michel. Il aurait fallu faire encore 6 ou 7 kilomètres dans la forêt pour y parvenir. On nous conduit vers la route de Nancy, dans une usine de filature de coton où nous sommes très bien couchés sur des paillasses remplies de coton cardé. On nous dit que nous verrons bientôt les Prussiens. Car ils ont paraît-il gagné du terrain de notre côté. Ça jette un léger froid, car nous nous croyions victorieux sur toute la ligne. Enfin dormons pour cette nuit, nous verrons bien demain.

## 22 août

Réveil : 3 heures, nous n'avons pas dormi longtemps, mais le lit était si bon que nous nous sentons parfaitement reposés et ragouillards. En avant donc nous prenons la route de Lunéville Nancy, Nous voyons défiler l'artillerie qui nous dépasse. 3 heures de marche et nous arrivons à Bainville-les-Miroirs. C'est un petit village de 5 à 600 habitants. Avant le départ, je suis allé trouver mon curé, l'abbé Rose dont j'avais fait la connaissance à Sainte-Colombe par l'intermédiaire de Monsieur le Curé. Je me suis confessé à lui. A Bainville nous faisons grand'halte, puis nous partons la 1<sup>ère</sup> et la 2<sup>e</sup> section de ma compagnie jointes à la 19<sup>e</sup> compagnie, pour faire des tranchées sur les hauteurs qui dominent Bainville et les rives de la Moselle et de son canal. Nous apprenons que les Allemands ont rompu nos lignes à Sarrebourg et que certaines troupes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> corps se sont repliées en désordre. Ils ne sont plus qu'à une dizaine de kilomètres et si les troupes qui sont en avant de nous ne réussissaient à arrêter leur marche en avant, notre mission et celle des troupes qui sont autour de nous serait de les empêcher de traverser la Moselle. Les collines que nous fortifions par les tranchées constituent une merveilleuse ligne de défense, car de là on découvre toute la vallée de la Moselle et la pente douce de ces collines permettrait un tir d'une précision remarquable. Toutefois le danger n'est pas encore imminent, car à 6 heures nous quittons nos tranchées et rentrons au village pour manger et nous reposer en cantonnement d'alerte. Nous mettons néanmoins le village lui-même en état de défense au cas où des patrouilles de cavalerie ennemie réussiraient de nuit à franchir nos lignes avancées.

## 23 août

Nous remontons à nos tranchées de la veille, que nous approfondissons et aménageons d'une façon plus pratique et plus confortable. Pendant l'exécution de ce travail de nombreux avions nous survolent, il y en a des deux nationalités belligérantes, ils ne nous lancent d'ailleurs aucun projectile et nous continuons nos travaux. Dans l'après-midi le convoi du XVI<sup>e</sup> corps traverse Bainville battant en retraite dans la direction de Charmes. Cela n'indique pas d'ailleurs que l'ennemi ait progressé ce jour là, mais le convoi ne se trouvait qu'à quatre ou cinq kilomètres du point de combat, ce qui constituait un danger imminent.

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

Le soir arrive et comme la veille nous redescendons à notre cantonnement et nous tenons prêts pour la nuit à toute éventualité. Nous ne trouvons déjà plus à Bainville ni vin, ni bière, ni tabac. Force est pour nous de nous contenter de peu.

## 24 août

Nous avons reposé sans alerte, nous remontons à nouveau dans nos tranchées. Les convois qui avaient battu en retraite la veille, commencent à remonter vers dix heures. C'est bon signe, les nôtres ont donc regagné du terrain en avant. Quelques fuyards égarés ont été ramassés par la gendarmerie. Un aéroplane allemand a signalé par une fusée l'emplacement d'un rassemblement d'artillerie française. Nous avons gratifié cet avion de coups de fusil, il a filé dans la direction de Charmes où d'après ce qu'on nous a raconté, les territoriaux sont arrivés à le descendre par leur tir. Cependant nous apprenons que repoussé à notre gauche par le 13<sup>e</sup> corps et sur notre droite par le 8<sup>e</sup>, l'ennemi se cramponne dans la direction de Bayon et Barville à une dizaine de kilomètres en avant. Il s'agit de le maintenir et de le repousser là comme ailleurs. Nous allons être de la danse. Nous mangeons la soupe hâtivement et l'on nous donne l'ordre de partir. A une heure nous sommes en route, il fait une chaleur accablante. La marche m'est excessivement pénible. La transpiration m'a fait écuire à la cuisse droite. Je marche quand même et je mets tout ce que je peux. Vers cinq heures (nous rencontrons en route beaucoup d'émigrants venant des villages pris par les Prussiens, ce défilé est lamentable. Ils emportent ce qu'ils ont de plus précieux et de plus indispensable sur de petits chariots à main), nous arrivons vers les batteries françaises qui crachent dur contre l'ennemi. Le matin, à cet endroit, de nombreux obus allemands étaient tombés et avaient fait quelques victimes. Mais l'ennemi doit battre en retraite car nous n'entendons pas la fusillade et pas un obus ne vient tomber dans notre zone. Cependant nous nous sommes déployés pour parer à toute éventualité. Notre capitaine semble nerveux, il nous fait déployer et bientôt la nuit vient, le canon se tait. Nous n'entendons pas davantage le canon ennemi. On nous rassemble et allons nous installer à un kilomètre en arrière, dans un repli de terrain pour passer la nuit.

Nous nous y déployons en tirailleurs et nous couvrons en avant et sur les flancs par des petits postes de trois hommes et un caporal qui doivent se relever toutes les deux heures jusqu'au jour. Ceux qui ne sont pas de faction goûtent un repos bienfaisant en se couchant sur la terre dure que recouvrent seuls l'avoine ou le trèfle. A l'instar du régiment de Sambre et Meuse notre sac nous sert d'oreiller. Nous n'aurons pas d'ailleurs de meilleur couchage pendant les jours qui vont suivre et nous serons heureux quand la pluie ne viendra pas rafraîchir trop copieusement notre sommeil. Pendant la nuit un zeppelin est venu planer au-dessus de nos lignes. Il n'a pas dû voir grand chose car nous ne faisons pas de feu et nous évitons de faire du bruit. Cependant l'horizon est lugubrement éclairé sur plusieurs points par de rouges lueurs d'incendie. Ce sont les Allemands qui abandonnent des villages en battant en retraite, ils les brûlent avant de les quitter. Ces gens-là aiment à laisser de bons souvenirs partout où ils passent.

Des projecteurs électriques ont également fonctionné durant toute la nuit, je crois que c'était des projecteurs Français, mais je n'en ai jamais été sûr.

## 25 août

Le jour vient de se lever et la clarté du jour fait pâlir puis disparaître les lueurs de l'incendie et les feux des projecteurs. Allons en route. Nous sommes encore employés comme soutien d'artillerie pendant la majeure partie de la journée. Nous avons déjeuné d'un morceau de porc rôti. La pauvre bête avait été abandonnée par les habitants, des soldats postés dans le village s'en saisirent et elle servit aux repas de deux compagnies. Mais hélas ! Nous ne serons pas toujours si bien partagés ! Vers le soir l'artillerie Française fait rage de tous côtés. Nous sommes face à Barville qu'occupent encore les ennemis. Fauchés par le feu de nos canons, abordés à l'arme blanche par les troupes qui sont en avant de nous, l'ennemi bat en retraite. Nous avançons à notre tour et ma compagnie se déploie en arrière de la crête d'un petit vallonnement, de là nous faisons quelques feux de poursuite sur l'ennemi à la distance de 1200 et 1400 mètres. Mais ils battent en retraite en bon ordre et répendent à notre feu.

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

Pendant un quart d'heure, les balles sifflent dru autour de nous, heureusement elles passent un peu haut et nous nous en tirons pour ce baptême avec un blessé qui semble avoir un oeil fort endommagé ; quelques gamelles, sacs et marmites sont également traversés ou endommagés. La nuit est tombée. Mais par suite d'une indication insuffisante du lieu de rassemblement, nous faisons quatre kilomètres pour avoir l'avantage ensuite de revenir sur nos pas. Nous entrons enfin dans Barville et allons coucher tout au bout du village sur de la paille étendue en plein air les jours précédents par les Allemands. Nous dormons enfin deux ou trois heures après avoir fait la soupe et le café que nous consommons avec le meilleur appétit.

## 26 août

Nous partons de bon matin, au jour, et traversons tout le village de Barville. Les habitants qui sont restés et ils sont en majorité, n'ont pas été trop malmenés pendant le séjour des Prussiens. C'est d'ailleurs une exception. Beaucoup nous acclament et sont heureux de voir que le terrain a été regagné par les Français, d'autres semblent apathiques, d'autres semblent nous regarder de travers... Pourquoi ? Il paraît qu'il y avait par endroit en Lorraine Française pas mal de *Germaines* et de *Germanisants*. Heureusement que c'est en infime minorité. Nous prenons une large et agréable route forestière, tracée à travers une haute futaie de bouleaux et de chênes. C'est là que nous allons bientôt avoir notre première vision d'horreur. En effet nous rencontrons bientôt un cadavre raide, étendu à terre. C'est un caporal d'infanterie, son sac est là près de lui, le sang a perlé à travers sa capote et a rougi la terre. Puis c'est un soldat, puis d'autres encore, soit à travers le bois, soit dans les éclaircies, soit sur le bord de la route. Ce sont tous des Français, ils ont dû tomber là dans une de ces terribles embuscades de la guerre de forêt. Le spectacle est poignant, notre cœur se serre, tandis que certains semblent pris d'une curiosité malsaine et cherchent à voir de plus près les cadavres de ces héros obscurs qui la veille donnèrent leur sang pour notre France. Plus loin les cadavres humains sont plus nombreux encore, les fossés latéraux de la route sont rougis de sang et il y a aussi beaucoup de cadavres Allemands. Tout est mêlé en cet endroit, fantassins, chasseurs à pied, cavaliers, chevaux, gisent autour de nous. Les chasseurs à pied et les chasseurs cyclistes ont donné là un rude coup, beaucoup tiennent encore leur fusil à la main, la baïonnette est au bout du canon. Ils semblent menacer l'ennemi. En certains endroits une baïonnette ou un sabre sont fichés en terre, ils marquent la place d'un cadavre gisant un peu plus loin dans le bois.

Mais voilà qu'en quittant la forêt et en descendant dans la vallée que domine le village de Rozelieures, les cadavres allemands deviennent plus nombreux, ils forment la presque totalité, il y a aussi des blessés que ramasse une section d'infirmiers. Quel triste, quel épouvantable spectacle dans le silence de la campagne ! Au combat l'on ne s'aperçoit pas de cela. Le champ de carnage n'est triste qu'après la bataille. Nous traversons un pont sur un ruisseau et voilà que nous montons à Rozelieures. Le village a été pris par les allemands, repris par les Français, ils l'ont bombardé chacun à leur tour. Des maisons flambent, d'autres présentent leurs murs et leurs toitures enfoncés, on voit l'intérieur des appartements à travers les immenses brèches des obus. Il semble n'y avoir à peu près plus d'habitants dans ce village. Pourtant à l'autre extrémité, quelques maisons sont encore indemnes, cinq ou six en tout. Nous continuons notre marche, nous voici hors du village. Des champs cultivés s'étendent de chaque côté de la route.

Ils sont noirs de cadavres allemands, il y en a plus de deux cents sur moins de deux cents mètres de parcours, ils sont là couchés en tirailleurs, en ordre, certains ont encore le fusil en joue, mais ils sont tous morts. Notre artillerie a fauché par là !

Cent mètres plus loin voilà un bois, les Artilleurs le contournent avec leurs canons pour aller se mettre en batterie un peu plus loin. Une patrouille de Dragons vient au devant de nous, sans d'ailleurs rien signaler de particulier. Un Officier allemand blessé est étendu à l'orée du bois. Il se soulève péniblement et demande à boire aux nôtres qui lui donnent un peu d'eau. Notre Régiment se rassemble derrière le bois et forme des faisceaux, il paraît que les ennemis ne sont pas loin. Ils battent en retraite devant nous et leur artillerie est encore très menaçante pour nous.

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

Mais voilà que quelques shrapnells allemands de 77 tombent autour de nous, il paraît que nous sommes repérés. Nous rompons les faisceaux et en avant, il ne faut pas rester là. Ma Compagnie marche en avant en suivant la lisière en colonne par 1. Mais voilà que je remarque à terre des fils électriques : ont-ils été placés là par les nôtres ou par l'ennemi ? Je ne sais, le Sergent Major ne le sait pas mieux et notre Capitaine non plus. Cependant je vois bien que ce n'est pas là le contacteur de notre téléphone de campagne que je connais bien. Peut-être est-ce un modèle de fil du Génie ? Mais un autre Capitaine intervient : ce sont là des fils allemands, coupons-les vite et nous nous mettons en devoir de le faire. Ce n'est pas aisé, le fil tord sous la cisaille, il résiste à la lame d'un couteau, nous prenons une serpe et en mettant le fil sur un morceau de bois, nous arrivons à le couper net. Mais ce n'était déjà plus temps, l'artillerie allemande nous envoyait des shrapnells. Nous comprimés peu après que ces fils étaient reliés à une sonnerie ou à un téléphone par lequel l'officier allemand soi-disant blessé rencontré un peu avant avait signalé notre présence à l'intérieur et sur la lisière du bois.

Cependant les shrapnells éclatent trop haut et ne nous font pas de mal, quelques contusions et c'est tout ; on nous donne ordre de déboucher rapidement du bois et de nous déployer en avant. C'est au moment où débouchent les premières Sections que la musique change : et voilà que les obus explosifs allemands de 105 tombent sur nous. Mon Camarade et Ami Teytu est étendu raide mort, deux autres aussi sont mortellement touchés. Quelques instants après le Sous-Lieutenant Piffaut est blessé grièvement d'un éclat qui lui prend les reins en écharpe. Il ne survivra d'ailleurs pas à cette blessure. J'ai su depuis qu'il était mort quelques jours après.

Bref ma Compagnie avant d'aborder Remenonville s'en tire avec quatre ou cinq Tués et plusieurs Blessés. Je ne saurais préciser exactement le nombre des uns et des autres. Cependant après nous être déployés largement pour offrir moins de vulnérabilité et pour être terrés le nez dans les cultures pour ne pas offrir d'objectif, le feu de l'artillerie ennemie cesse et nous marchons vers Remenonville que les Prussiens ont d'ailleurs abandonnée. En chemin, nous coupons encore une vingtaine de fils téléphoniques placés à terre. Ce village offre le même aspect démantelé que Rozelieures. Il n'y reste plus que le Curé et quelques vieillards. En avant du village, une dizaine de cadavres de Fantassins Français sont étendus, horriblement mutilés par les obus qui les ont couchés pour leur dernier sommeil.

Des boeufs et des vaches paissent encore dans les enclos, une vache est crevée, elle a reçu un éclat. Nous la mangerons le lendemain, il n'y a plus qu'à la dépecer car elle est encore chaude.

Nous nous arrêtons trois quarts d'heure pour manger puis nous repartons en arrière, en position d'attente. Un grand bois est sur notre droite. Des troupes d'Infanterie Française en occupent la lisière sur un certain front. Mais aucune fusillade : l'action n'est pas momentanément de notre côté.

Cependant vers 16 heures un engagement se produit à distance entre une Compagnie de Chasseurs Alpains et deux Compagnies d'Allemands qui occupent une partie de la lisière du bois situé à notre droite et aussi des tranchées creusées en avant de cette lisière. Cette action s'étend, les Nôtres avancent. Notre Régiment poursuit une Compagnie pour renforcer les Chasseurs. C'est le 17<sup>ème</sup>. Ils avancent à leur tour et ne sont bientôt plus qu'à 500 mètres de la lisière. Le jour baisse, les Allemands cherchent à attirer les Nôtres plus près encore pour les prendre sous le feu de leurs mitrailleuses. Ils usent alors d'un stratagème : pour nous faire charger à la baïonnette, un de leurs clairons, dissimulé dans la tranchée attaque la Charge Française. Les Nôtres se laissent prendre. "En avant" crient les Chefs de Sections et nos Clairons sonnent la Charge à leur tour ; mais les mitrailleuses sortent de leurs trous dès que nos Soldats sont debout et elles fauchent dans leurs rangs cinq fois. Ils s'arrêtent et s'aplatissent pour reprendre haleine et ils arrivent aux tranchées ennemies. Mais les Allemands ne les y ont pas attendus. Ils ont gagné la lisière. On n'y voit presque plus. La poursuite est impossible sous la forêt touffue. La 17<sup>ème</sup> se retire mais elle a eu du mal. Elle a laissé une cinquantaine des siens sur le terrain, tués ou blessés, dont ses trois Officier et deux Adjudants.

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

Pour éviter un retour offensif de l'Ennemi, notre Compagnie se porte un peu en arrière du lieu de ce combat et se déploie sur un rang, baïonnette au canon. Elle attend là jusqu'à ce qu'il fasse nuit noire mais l'Ennemi ne bouge plus.

Nous laissons quelques petits Postes, à la Bugeaud, et revenons dans la plaine à 400 mètres en arrière. Nous nous couchons dans les champs d'avoine pour passer la nuit. A part quelques tiraileries d'ailleurs superflues sur la ligne des Sentinelles, nous passons assez tranquillement la nuit, malgré une légère pluie.

## 27 Août

La pluie augmente vers le matin. Le jour se lève et nous voyons les Brancardiers aller chercher les Blessés de la veille. Ils en ont relevé toute la nuit mais ce travail ne va pas vite en vérité ; il faudrait beaucoup plus de Brancardiers.

Nous entendons tonner les canons sur notre droite, où se tient le 8<sup>ème</sup> Corps et sur notre gauche où se tient le 13<sup>ème</sup>, mais chez nous tout semble tranquille. En fait de projectiles, nous ne recevons que la pluie qui nous traverse. Nous allons nous faire un peu de soupe pour nous réchauffer à l'intérieur. Nous mettons cuire à la fois le café et la soupe. Mais nous avons à peine le temps de boire le café que les obus allemands viennent interrompre nos repas en tombant alentour des marmites ; point de mal pour cette fois. Nous éteignons vivement les feux et nous voilà de nouveau à plat-ventre à travers les champs boueux.

L'après-midi, entre 2 & 3 heures, nouvelles "distributions" allemandes, d'obus de 105. Mais cette fois encore, ils nous feront plus de peur que de mal.

Nous sommes suffisamment espacés pour courir le minimum de risques. Notre Capitaine montre un courage admirable. Il est près de nous, levant la tête et ne saluant même pas au passage les obus qui nous sont destinés. Aussi l'aimons-nous et l'admirons nous beaucoup, malgré son apparente rudesse.

La journée se finit sans que nous ayons à combattre et nous couchons sur nos positions. Nous apprîmes que notre lieutenant de Réserve Sibilet passe au commandement de la 17<sup>ème</sup> Compagnie. Notre Capitaine est donc le seul Officier qui reste à notre 20<sup>ème</sup> Compagnie. La 1<sup>ère</sup> Section est commandée par le Sergent Pelici, la 2<sup>ème</sup> par l'Adjudant Péchet, la 3<sup>ème</sup> par l'Adjudant-Chef Luigi, la 4<sup>ème</sup> par le Sergent-Major Monjeau.

## 28 Août

Départ au jour comme d'habitude. Les Allemands ont fui et vidé ces parages ils ont repassé la Mortagne. C'est vers cette rivière que nous allons nous diriger, mais nous ne passons pas par la route qui nous mènerait directement à Gerbevilliers. L'ennemi s'apercevrait de notre mouvement. Nous traversons les bois, témoins des combats de la veille et nous arrivons vers un coteau situé entre Seconville et Gerbevilliers. Une passerelle en planches est restée debout sur la Mortagne, en bas de ce coteau, vers un ruisseau qui se jette là dans la rivière et audessus duquel passe sur un viaduc une ligne de chemin de fer. Je n'ai malheureusement pas de carte pour préciser davantage les noms des endroits que nous traversons et leur emplacement exact. (J'aurais souhaité que tous les Sous-Officiers soient munis de cartes, cela nous aurait été d'un précieux secours).

Par sections, nous traversons la passerelle et nous nous portons à l'attaque des collines de la rive opposée de la Mortagne. Ces collines devaient être exactement sur la commune de Moyen. Donc, nous arrivons sur la colline et les Compagnies se déploient chacune à leur tour. La fusillade crépite, mais les Allemands qui se sont retranchés sur les lisières et en avant d'elles nous causent, par leur feu, des pertes terribles. Leurs mitrailleuses entrent en jeu ainsi que certains petits obusiers qu'ils ont l'art de dissimuler dans les tranchées et qui nous lancent des boîtes à mitrilles très meurtrières lorsque nous arrivons à 100 ou 150 mètres de distance.

Bref toutes les Sections du Régiment sont bientôt engagées. Notre Capitaine surveille sa Compagnie lorsqu'un obus ennemi tombe près de lui et lui fait à la cuisse une horrible blessure. On l'emporte tout pantelant, mais il trouve encore la force de crier "Vive la France".

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

Ma Section est engagée aussi. Je n'ai nullement peur malgré la fusillade et d'ailleurs, j'encourage mes Hommes et fais l'impossible pour arriver à leur faire faire un meilleur emploi de leurs cartouches qu'ils gaspillent trop en tirant à tort et à travers. Ils n'ont pas encore la discipline du feu. Tout ce bruit d'enfer les étourdit !

Cependant notre attaque a été prématurée et insuffisamment préparée. Nous subissons de grosses pertes sans arriver à un résultat et nous sommes obligés de battre en retraite de 150 à 200 mètres pour nous mieux défiler.

Des Compagnies du 222<sup>ème</sup> viennent à la rescousse et nous donnent un coup de main ainsi qu'une compagnie du 2<sup>ème</sup> Chasseurs à Pied. Nous avons eu là quelques Morts et beaucoup de Blessés. Manjeau a aussi reçu deux balles (éclats) d'obus, l'une au bras, l'autre à la cuisse mais l'une et l'autre sans gravité. Bichet Caporal, a eu la cuisse ou plutôt le genou fracturé par une balle, et bien d'autres encore. L'Abbé Rose qui assurait la liaison entre le Capitaine et la 3<sup>ème</sup> Section a reçu une balle dans la région du coeur. Ses camarades l'ont transporté dans un petit bosquet bien ombragé et assez en contre-bas pour être relativement abrité du feu de l'ennemi. Il souffre beaucoup, il a soif, sa voix est éteinte, la balle a dû toucher l'une des ramifications de l'aorte un peu au-dessus du coeur et l'hémorragie interne accomplit son oeuvre. J'embrasse pieusement ce bon Camarade et ce Prêtre dévoué et l'encourage de mon mieux. Mais il n'y a rien à faire, l'agonie s'approche. Nous allons nous retirer. Chollier restera encore quelques instants près de lui et je lui recommande de nous rejoindre immédiatement si l'ennemi avançait. Deux heures après, Chollier m'annonçait la mort du pauvre Abbé.

Nous repassons la Mortagne au même endroit que le matin mais les pertes subies nous ont quelque peu démoralisés : nous n'avons plus d'Officiers à la Compagnie. L'Adjudant-Chef en prend le commandement et à la faveur de la nuit, nous nous installons derrière le viaduc du chemin de fer, dans un pré et nous passons-là la nuit, non sans recevoir une grosse pluie qui nous trempe jusqu'aux os. Mais à la Guerre, on ne craint pas les refroidissements ! Heureusement.

## 29 Août

Pour nous remonter le moral, nous ne combattons pas ce matin-là. Nous nous éloignons en nous défilant d'environ 3 à 4 Km du lieu du combat, à l'endroit même des bois où nous avons débouché la veille en venant de Remenonville. Pendant que nous cheminons dans la route forestière abominablement détrempée par la pluie, un Homme de la 3<sup>ème</sup> Section reçoit une balle dans la main en rompant son faisceau de fusil. Le malheureux a oublié de décharger son arme et il paie son inattention d'une atroce blessure qui lui a déchiré et brûlé tous les tendons du milieu de la main. Je le panse sommairement en attendant qu'il rejoigne l'ambulance. Vers le milieu du jour, nous recevons l'ordre d'aller rejoindre, de l'autre côté de la Mortagne, les positions laissées la veille. Trois Compagnies se portent en avant, dont la mienne, mais arrivés près du viaduc, les obus ennemis de 105 (les grosses marmites comme nous les appelons), nous barrent complètement le passage d'une ligne de feu absolument infranchissable. Nous nous cachons dans un tout petit bois où les trois Compagnies se serrent les unes contre les autres pour pouvoir y rentrer toutes. Les gros obus pleuvent autour de nous jusqu'à la nuit mais pas un seul ne tombe sur notre bosquet. Il en vient en avant, en arrière et en tous sens. Certains tombent à quelques mètres de nous mais pas un ne tombe au milieu. Tout ce déluge d'obus ne nous fit qu'un seul Blessé. Nous allons coucher dans le bois, mais nous sommes éreintés et surtout affamés, nous faisons la soupe et le café, puis Le Vaguemestre apporte quelques lettres pour notre Compagnie, que nous recevons tous avec joie. Enfin, nous nous couchons dans le bois, prêts à repartir le lendemain matin.

## 30 Août

Départ à l'aube. Nous allons encore une fois tenter l'assaut des collines qui dominent la Mortagne et sur lesquelles notre effort se brise depuis plusieurs jours devant un ennemi supérieur en nombre et bien dissimulé dans des tranchées munies de mitrailleuses.

A la faveur du brouillard opaque qui chaque matin se forme dans cette région, nous traversons la Mortagne et nous échelonnons sur la droite sur une position étendue, puis nous montons lentement et

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

sans bruit les pentes douces du coteau. La 17<sup>ème</sup> Compagnie est devant nous. Nous la suivons et formons la 2<sup>ème</sup> ligne de Tirailleurs, prête à aller les renforcer. Nous avançons ainsi jusqu'à une petite distance des tranchées ennemies. Le brouillard s'élève un peu. Les Adversaires s'aperçoivent et ouvrent le feu. Les mitrailleuses elles aussi entrent en action. Nous avançons néanmoins avec quelques pertes en Tués et Blessés. Tout à coup, nous entendons l'explosion des obus. Nos canons de 75 tirent sur les tranchées (prussiennes) et font voler comme des fétus de paille nos ennemis. Ceux qui n'ont pas été touchés se sauvent à toutes jambes pour gagner une haute ligne de tranchées située un peu plus en arrière, à une lisière de bois. Ils n'ont guère le temps de s'y rendre car nous leur tirons dans le dos et comme ils sont à petite distance, nous ne les manquons guère. L'instant nous paraît extrêmement favorable et nous fait espérer pour bientôt un magnifique assaut à la baïonnette. Mais hélas ! il nous faut bientôt déchanter. Par suite d'une erreur ou d'une entente insuffisante, le feu de notre Artillerie se raccourcit légèrement en obliquant un peu à droite. Les obus Français tombent à peu de distance des Sections Françaises qui reçoivent de nombreux éclats, causant des Blessés. La 17<sup>ème</sup> Compagnie est obligée de se replier sous le feu de nos propres canons. Les éclats d'obus arrivent même jusqu'à nous, 2<sup>ème</sup> ligne, à une cinquantaine de mètres en arrière. Malheureusement, ce mouvement de repli est exécuté dans l'affolement bien naturel causé par nos propres obus, et les Hommes, au lieu battre en retraite en rampant, se lèvent pour se porter en arrière. C'est alors qu'entrent en jeu les mitrailleuses allemandes de la 2<sup>ème</sup> tranchée. Elles fauchent nos Camarades avec précision. Le nombre d'Hommes atteints est considérable, mais peu y resteront heureusement. Peu de balles en effet tuent, elles blessent pour la plupart. Toutefois certaines allemandes sont munies de balles explosives qui causent des ravages épouvantables chez ceux qui en sont atteints.

Mon Ami Torque, Sergent-Major à la 17<sup>ème</sup> Compagnie, vient d'avoir le bras fracassé et brisé par une balle explosive vraisemblablement car il chancelle sur le coup et tombe à mes pieds. Il me dit à peu près ceci : « Je suis touché, j'ai le bras brisé. Il ne faut pas me laisser là » Il n'était cependant pas possible de l'emporter sur nos bras. J'étais seul à côté de lui. Les Hommes qui étaient autour de moi avaient déjà battu en retraite et sous la grêle de balles qui pleuvait à ce moment, il ne fallait même pas songer à lever la tête sous peine d'être immédiatement visé et touché. C'est ce qui m'arriva : je me soulevai légèrement pour lui parler encore lorsqu'une balle me traversa le bras droit, à quelques centimètres au-dessus du coude. J'eus l'impression d'un violent coup de trique et je chancelai légèrement, sans toutefois m'épouvanter en quoi que ce soit.

Mais au même moment nous commençons à recevoir des obus allemands. Moins de trente secondes après ma balle, je recevais un éclat d'obus à la figure, qui me coucha net dans un sillon qui se trouvait là devant moi. Je perdis connaissance et ne ressentis plus aucune sensation extérieure. Mes yeux ne voyaient plus, mes oreilles n'entendaient plus la canonnade. Je ne ressentais pas la douleur causée par les projectiles, l'inhibition était complète. Toutefois, l'esprit ne s'était pas envolé avec la sensibilité. Je me vis perdu. Je recommandai mon âme à Dieu, en lui demandant le pardon de toutes mes fautes et mon âme était parfaitement résignée. Je pensai encore à ma Famille, à ma Femme et à mes Enfants.

Que dura mon évanouissement ? Je n'en ai aucune idée.

Toujours est-il que je revins à moi, je m'aperçus bientôt que je respirais et mes yeux se rouvrirent. J'étais couvert de sang. La fusillade et la canonnade faisaient toujours rage autour de moi. Je me blottis dans mon sillon, espérant y être quelque peu à couvert des projectiles qui passaient au-dessus de ma tête. Les Nôtres avaient reculé de quelques centaines de mètres et je me trouvais entre deux feux.

Au bout d'un certain temps, une heure peut-être, j'essayai de me soulever un peu pour voir si je pouvais regagner en rampant l'emplacement occupé en arrière par mes Camarades. La tête me tourna immédiatement car la perte de sang subie avait été considérable et de plus les balles sifflèrent autour de moi avec un redoublement d'intensité. J'en déduisis que ma position était très dangereuse puisqu'il me suffisait de me soulever légèrement pour servir de cible.

Je parvins néanmoins à me déplacer d'une vingtaine de mètres en arrière, en roulant sur le corps comme le font les enfants en s'amusant dans les prés. Là j'étais un peu moins exposé et surtout mieux

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

caché aux regards par les cultures (trèfle et avoine). Je restai là couché longtemps encore.

Tout à coup je réfléchis que si les ennemis venaient à nous charger, je serai dévalisé sinon achevé. Je retirai donc mon alliance et défis la montre que je portais au poignet; et j'enfouis le tout dans le fond de mes poches ; le regard des ennemis ne serait pas attiré de cette façon par mes mains. Puis je tentai encore à nouveau de me soulever. Nouvelle avalanche de projectiles et par hasard un obus venait encore exploser tout près de moi, me couvrant la figure de déchets de poudre brûlée. Presque en même temps une balle coupait la courroie de mon bidon que j'avais précieusement conservé.

J'attendis encore là de longues heures que le feu ait diminué d'intensité. Mon paquet individuel de pansement dont je m'étais servi pour éponger le sang s'échappant de ma blessure n'était plus qu'une loque ensanglantée. Il refusait d'en éponger davantage. Je le jetai à côté de moi et pris mon mouchoir de poche pour cet usage. Ce dernier n'était pas précisément très propre, mais je ne fis pas le difficile. Comme d'ailleurs mon paquet de pansement, il rentrait entièrement dans ma blessure. Je percevais nettement que mon oreille était coupée en deux et que ma joue pendait lamentablement. Je renouai comme je pus la courroie de mon bidon et bus un peu de l'eau plutôt saumâtre qu'il contenait, (je l'avais fait remplir le matin dans la Mortagne).

Enfin la fusillade se ralentit, et plus aucun obus ne tombait alentour. Les batteries allemandes de 77 avaient dû, avancer, car j'entendais leur tir tout près de moi et les obus passaient en sifflant au-dessus de ma tête. Je fis une suprême tentative pour retrouver les Nôtres. Je rampai jusqu'à un petit enclos planté de vigne et d'arbres fruitiers, et là, m'aidant des fils de fer de clôture, je pus me soulever légèrement, sur mes jambes. En bas de l'enclos se trouvait un sentier conduisant à la route qui suit les bords de la Mortagne. Je m'arrêtai pour reprendre haleine, puis je pris résolument le sentier, me sentant abrité de la vue de l'ennemi par le petit enclos.

J'arrivai à la route et brisé par l'effort que je venais de fournir, je tombai encore une fois en une sorte de syncope qui dura peu. Je pus me relever et rencontrai alors le Commandant Vincent du 6<sup>ème</sup> Bataillon. Il me voyait de profil, du côté de la tête où je n'étais pas blessé. Il me dit sitôt qu'il m'aperçut : "N'avez-vous pas vu des Compagnies ou des Hommes de notre Bataillon ?". Pour toute réponse, je me tournai un peu et lui présentai ma joue pendante. Il ne put retenir un mouvement d'horreur à la vue de ce gros trou. Puis il me donna le conseil de ne pas chercher encore à traverser la passerelle de bois pour me rendre à l'ambulance, car l'ennemi me dit-il bombarde à tout instant la route et la passerelle. Il avait raison et je suivis son conseil.

J'allai me cacher dans une houblonnière tout près du bord de la route. Mais le refuge ne me semblait pas sûr, car souvent l'Artillerie prenait les houblonnières pour point de repère de son tir. Il me tardait aussi de retrouver des soldats de ma Compagnie.

Je fis donc un nouvel effort et m'avançai de 100 mètres environ dans la direction de la passerelle. Quelques Hommes de ma Compagnie se trouvaient là, mélangés d'ailleurs à ceux d'autres Compagnies. Parmi eux était un nommé Servoz, un brave garçon qui, depuis la Mobilisation, s'occupait à moments perdus de mon lavage et de mon nettoyage. Il fut tout heureux de me revoir. Aussitôt, aidé d'un Camarade, il me fit un pansement bien serré qui arrêta un peu l'hémorragie de ma blessure. Puis chacun d'eux me saisit, l'un par le bras, l'autre par ma capote (du côté du bras blessé) et me conduisirent jusqu'à la passerelle sur laquelle l'ennemi ne tirait plus depuis un moment.

Je remerciai vivement ces deux bons Camarades. Je traversai la passerelle et trouvai, derrière le pont du chemin de fer, le Poste de Secours du 222<sup>ème</sup>. Il était environ 6 h 30 du soir.

Beaucoup de Camarades blessés étaient déjà là, entre autres mon Camarade Romet de vienne, traversé par une balle en pleine poitrine, un Caporal et un Soldat de ma Section, Villeneuve Caporal à une Compagnie y était aussi. Blessé à la main, il pouvait encore marcher et même m'aider un peu. Ensemble, nous attendîmes la nuit pour gagner l'ambulance de notre Régiment qui était à Seconville, à 3 kilomètres plus loin. La prudence exigeait en effet que nous attendions la nuit, car l'ennemi bombardait tous les chemins.

Ce parcours fut extrêmement pénible, la tête me tournait continuellement, mais, j'étais extrêmement loquace, je parlais sans discontinuer et probablement sans bien savoir ce que je

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

racontais.

Enfin, complètement harassé, j'arrivai à l'ambulance où je m'affalai sur la paille. On nous fit boire un peu de bouillon ; depuis le temps que nous n'en avons pas bu, il nous sembla un véritable nectar.

Puis l'Aumônier de la Division passa nous rendre visite et nous encourager. Il y en avait parmi nous de blessés plus ou moins grièvement, quelques uns même gravement atteints mouraient à l'ambulance peu après avoir été descendus de dessus les brancards.

Les Infirmiers nous donnèrent à boire un peu de bouillon chaud. Je bus avec un plaisir extrême, car j'avais soif.

Au bout d'une heure, les voitures d'ambulance du 8<sup>ème</sup> Corps vinrent nous chercher pour nous conduire à quelques kilomètres au-delà de Venezey. Les plus Blessés, ceux qui avaient les jambes atteintes ou le buste traversé étaient mis sur des brancards à l'intérieur des voitures. Les Blessés comme moi qui ne pouvaient marcher longtemps prenaient place sur les sièges à l'extérieur et enfin les Blessés qui n'avaient que les bras ou les mains légèrement endommagés, suivaient le convoi à pied.

Le trajet me fut pénible car la nuit était froide et la voiture me secouait terriblement.

Enfin, nous arrivâmes à Venezey. Là, je m'affalai à nouveau sur la paille d'une remise convertie en ambulance, après avoir donné mon nom au Caporal Secrétaire de l'Infirmierie. Je m'endormis là profondément après avoir bu une tasse d'infusion chaude que me donnèrent les Infirmiers.

## 31 Août

Je me réveillai le lendemain matin au petit jour, il fallut que je me fasse aider pour me relever, car les muscles du cou refusaient de soulever ma pauvre tête. Mes reins ne voulaient pas non plus me laisser asseoir et mon bras droit traversé refusait de m'aider.

Quand je fus debout, je sortis de la remise pour regarder le village : Les Prussiens avaient passé par là, plusieurs maisons avaient été à moitié démolies par les obus, l'église avait son toit ouvert. Je m'assis sur une planche pour me réchauffer un peu au soleil. Pourtant, j'avais faim, atrocement faim. Les Infirmiers me donnèrent un peu de soupe avec beaucoup de bouillon et peu de pain.

Mon pansement avait été traversé par le sang. Un Médecin-Major y bourra du coton et entourra le tout de bandes de gaze. Mais il ne voulut pas le défaire pour le faire à nouveau, car il n'y avait pas encore là le matériel nécessaire pour faire des pansements antiseptiques.

Vers midi, des automobiles de réquisition vinrent nous chercher. Elles nous conduisirent à Châtel Nomexy, près d'Epinal, là même où nous avons débarqué quelques jours auparavant pour rejoindre notre poste de combat.

Une vaste usine de cotonnade avait été aménagée pour recevoir les Blessés. Là les Médecins-Majors faisaient une première sélection parmi eux. Ceux dont l'état demandait une intervention chirurgicale immédiate étaient gardés et traités immédiatement, quite à être évacués aussitôt qu'ils pourraient supporter le voyage sur les Hôpitaux de l'intérieur du territoire. Ceux qui pouvaient supporter le voyage étaient réunis pour prendre le chemin de fer, direction de Gray, d'où ils devaient être envoyés à leur destination définitive. Et enfin, les Éclopés, les très peu blessés, les malades atteints d'affections légères, étaient conservés quelques jours sur place et traités, pour rejoindre ensuite leur Corps.

Nous attendîmes donc le train qui devait nous emmener à Gray. Les infirmières de la CroixRouge nous donnèrent à manger mille bonnes choses légères et réconfortantes. Il y avait parmi les Blessés quelques Allemands, dont quelques uns en assez mauvais état ; ils étaient d'ailleurs soignés avec tout le dévouement et tous les soins utiles.

Notre train d'évacuation fut prêt vers 6 heures du soir, il y avait des wagons de voyageurs en petite quantité et des wagons à bestiaux dont le plancher avait été recouvert de paille. Ces derniers furent occupés par les malades les plus atteints, ceux qui devaient rester couchés, les autres par les malades pouvant voyager assis.

Ma blessure quoique grave m'interdisit à peu près de me coucher; je fus donc placé dans un compartiment de seconde avec plusieurs autres Sous-Officiers parmi lesquels un SergentMajor du

# JOURNAL DE GUERRE DE PAUL GOURDANT

( du 26 juillet au 26 septembre 1914 )

70<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs nommé Rossigneux. et qui, avait connu mon Frère au 30<sup>ème</sup> Chasseurs, et un nommé Testard avec qui je devais me retrouver plus tard à Grenoble.

## 31 Août, 1<sup>er</sup> Septembre, 2 septembre

Le voyage se passa assez bien. A chaque gare où s'arrêtait le train, les Infirmières de la Croix Rouge nous apportaient du chocolat, du café, du lait, de la tisane, du bouillon, des oeufs, des fruits et toutes sortes de choses pour nous réconforter et nous aider à supporter notre long voyage.



De Gray où le train arriva vers le 1<sup>ème</sup> Septembre au matin, nous fûmes dirigés sur Lyon, puis de Lyon sur Grenoble où nous arrivâmes vers 2 heures du matin. Un Médecin-Major nous répartit tous entre les divers Hôpitaux de Grenoble qui devaient nous recevoir et nous y fûmes transportés en tramway.

Je fus affecté à l'Hôpital temporaire Bayard. Les locaux du 30<sup>e</sup> Bât. de Chasseurs furent ainsi transformés en Hôpital temporaire. Ce n'était pas très confortable, mais suffisant tout de même. Si, les premiers jours, le Service Médical encore inorganisé fut plutôt insuffisant, au bout de 5 ou 6 jours il fût pleinement satisfaisant.

Je tombai pour ma part dans le Service du Médecin Aide-Major de réserve de 1<sup>ère</sup> Classe, Docteur Guigué, qui me pensa avec un grand dévouement et fit tous ses efforts pour mener à bien ma guérison. Un groupe important d'Infirmières de la Croix-Rouge prêtait son concours dévoué aux Médecins et aux Infirmiers militaires, soit dans les salles de pansement, soit dans les salles de malades.

Je reçus beaucoup de visites à GRENOBLE, d'Amis et de connaissances de ma Famille Madame Chanarond, Monsieur et Madame Dechaux, Frère Paul et plusieurs autres Frères, Monsieur et Mademoiselle Rosset et Monsieur Beme de la Maison Vallier, Monsieur Guillet, Le Chanoine Bonnardel, l'Abbé Baffert, l'Abbé (?), Madame Couturier de Royat, etc...

Je reçus plusieurs fois aussi la visite de Pouthon, qui venait à Grenoble avec sa petite automobile.

**MORTAGNE** (Encyclopédie LAROUSSE) : rivière de Lorraine, affl. de la Meurthe ; 70 km. Elle naît dans les Vosges, au pied du Noirmont, et finit à Mont-sur-Meurthe, après avoir drainé le massif forestier de Rambervillers et traversé Rambervillers et Gerbéviller. La 1<sup>ère</sup> armée (Dubail) réussit au cours de durs combats, du 23 août au 12 septembre 1914, à interdire l'accès de la trouée de Charmes aux forces allemandes.

